Ami du Clergé du 21 décembre 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — A. La Rédemption nécessaire : II. Le péché originel en nous, 369.
Saint Cœur de Marie (16 janvier). — Le saint Cœur de Marie, 370.
Varia. — Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, tout à Dieu et toute aux âmes, 372.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXI L'Eglise anglicane et le mouvement d'Oxford, 374.
En lisant. — La vie de l'Eglise en Angleterre, 376.

JESUS LE REDEMPTEUR

A. — La Rédemption nécessaire

II

LE PÉCHÉ ORIGINEL EN NOUS

Mes frères,

Le chef du genre humain a péché. Par sa désobéissance il a encouru la colère de Dieu et la perte de ce qui faisait sa grandeur. Adam, par le péché originel, est déchu.

Cette déchéance va-t-elle se limiter à sa personne ? Si nous interrogions ceux qui nous entourent, notre question les surprendrait peut-être et les ferait sourire. Notre génération croit si peu au péché originel ! La nature, nous répète-t-on à satiété, est bonne d'elle-même : nous n'avons qu'à la suivre. A quoi bon briser nos tendances naturelles ? Il faut, au contraire, les épanouir et faciliter leur exercice...

Nous essaierons de découvrir le péché originel en nous. Nous étudierons en quoi il consiste et nous verrons que sa transmission n'entraîne aucune injustice de Dieu à notre égard.

I. — *Existence de ce péché en nous*

Nous avons tous fait l'expérience en nous d'un certain déséquilibre, tiraillés que nous sommes entre deux tendances contraires, l'une qui nous porte à suivre l'instinct de l'égoïsme ou l'attrait de la passion, l'autre qui nous élève vers Dieu, sentiment du devoir et de la charité. Et ces deux tendances nous placent souvent dans un état de lutte, et plus d'une fois la tendance au désordre est plus vive, plus impérieuse, plus active que le sentiment du devoir. Pourquoi cette prédominance de l'instinct mauvais sur l'instinct généreux ? D'où vient que nous ne faisons pas le bien que nous voudrions et que nous faisons le mal que nous ne voulons pas ? De grands penseurs ont cherché la réponse à cette question et ne l'ont trouvée que dans la religion chrétienne. La nature de l'homme, voulue et créée par Dieu, reste marquée du péché originel. Voilà qui explique en nous ces contradictions si choquantes. Adam a péché et tous ses descendants avec lui. S. Paul nous l'affirme expressément dans un texte magnifique. « Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme et la mort par le péché, ainsi la mort est passée dans tous les hommes, tous ayant péché en un seul » (Rom., v, 12). Il y a donc eu péché par un seul homme et, à partir de cette souche unique, la faute avec ses suites, est devenue universelle en se transmettant à toutes les générations.

II. — *En quoi consiste ce péché*

Ne perdons pas de vue, m. f., la notion du péché. Si nous écoutons un homme de la rue, nous constaterons qu'il appelle pécheur non seulement celui qui commet un acte mauvais, mais encore celui qui, après avoir commis cet acte, se maintient dans l'état de péché : « Il vit, dit-on, dans son péché ». Nous trouvons là deux significations possibles du mot « péché » : l'*acte*, par lequel on transgresse la loi de Dieu, l'*état* qui résulte de cette transgression. Il est clair que chez Adam, le péché originel fut un acte, puis un état, et chez ses descendants, il ne peut être qu'un état. Nous naissons dans un état de séparation d'avec Dieu au lieu de naître dans un état d'union avec lui.

Dans son infinie bonté, le Créateur avait appelé l'homme à une fin surnaturelle, pour qu'il le connût et l'aimât comme lui-même s'aime et se connaît. Don purement gratuit, par lequel toutes nos facultés naturelles devaient être surélevées, informées par un principe surnaturel et divin qui s'appelle la grâce sanctifiante. En la personne d'Adam, l'humanité tout entière possédait cet inestimable trésor qui la plongeait directement en Dieu et lui conférait droit de cité pour le ciel. Mais le péché originel sapait à sa base le plan de Dieu, péché originel qui consiste pour Adam et Eve en un acte de désobéissance et, pour nous, dans une perte et un vide immense. Dieu aurait pu très bien ne pas élever Adam à l'état surnaturel. En ce cas, l'absence de ses faveurs n'aurait pas constitué, pour Adam et sa postérité, un état de péché ni un état de peine. Mais il avait plu à Dieu d'agir autrement, et la perte de tous les dons qui enrichissaient l'être de nos premiers parents constitue pour eux et pour nous un désordre moral. Et c'est cela le péché originel en nous : ce manque, cette privation de la grâce accordée à la nature humaine en la personne d'Adam.

L'homme est désormais détourné de sa fin, incapable par lui-même d'aucun acte de vie surnaturelle. Il se débat cherchant à atteindre son bonheur par le moyen de ses facultés naturelles. Mais que la chose est difficile ! Ses facultés sont blessées et rendues débiles par suite d'obstacles intérieurs et extérieurs qui n'auraient pas existé. Cette magnifique subordination : Dieu, esprit, matière qui créait l'unité en notre vie morale est brisée.

Nos appétits inférieurs reprennent leur impétuosité naturelle et écartent notre intelligence, notre volonté, notre cœur du but que Dieu leur avait assigné.

III. — *Est-ce injustice de la part de Dieu?*

L'humanité est dans l'état de misère de celui qui a possédé et ne possède plus. L'homme déchu tend vers son Créateur et n'arrive pas à l'atteindre. Il cherche, il cherche sans cesse et ne trouve jamais. N'est-ce pas là une injustice ? Pourquoi Dieu me tient-il responsable d'une faute commise par un autre ? Pourquoi le péché originel est-il imputé à chaque enfant des hommes comme s'il y avait effectivement participé par un acte de son libre arbitre : « Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ? » Je n'étais pas là, je n'ai rien fait ; c'est injustement que je suis frappé...

Rappelons-nous ce qui vient d'être dit : le péché originel n'est pas, en nous, un acte, c'est un état de privation. Il suffit d'appliquer à la race humaine la loi d'hérédité, en vertu de laquelle un être ne transmet à ses descendants que ce qu'il est et ce qu'il possède. Regardez autour de vous : la vie, les biens, l'honneur se plient aux exigences de cette loi. Ne retrouvez-vous pas dans vos enfants telle caractéristique, telle note de tempérament, telle prédisposition artistique que vous constatez en vous ? Les biens passent du père aux enfants dans l'état où ils sont au moment de la mort du père. Si le père est riche, l'enfant reçoit cet état de richesse. Imaginez un banquier multimillionnaire qui, en une seule nuit, perd toute sa fortune au jeu et en meurt de désespoir. Quel sera l'état de ses enfants ? La richesse d'autrefois ne leur apportera rien : les enfants reçoivent l'état du père au moment où la mort l'a saisi, un état de pauvreté. Nous sommes solidaires les uns des autres ; j'irai même plus loin, car cette loi de solidarité dépasse les limites de la famille naturelle. Supposez que le chef responsable de la France pose un acte qui ruine et déshonore notre patrie. Immédiatement cet acte atteindra tous les Français et nous transmettrons à la postérité cette ruine et ce déshonneur.

Qu'allons-nous penser ? Est-ce une accusation impie qui va s'élever de notre cœur contre l'auteur et le Maître de tous biens ? Non, n'est-ce pas ? mais ce serait plutôt un sentiment de pitié et d'indignation à l'égard de celui qui, ayant reçu un précieux dépôt, n'a pas su le garder et n'a pu le transmettre intégralement. Mais comprenons la loi d'hérédité et de solidarité qui préside à la propagation du genre humain. A l'origine, l'âme et le corps de notre premier père sont ornés des dons les plus précieux : Adam sort plein de vie, de force, de beauté, de sainteté des mains du Créateur. Et c'est dans cet état qu'il reçoit la loi de transmission : « Croissez et multipliez-vous ». Adam ne peut se multiplier qu'en se reproduisant tel qu'il est. Donner moins serait faillir à la loi. Seulement le malheur est survenu : le chef a péché et s'est dépouillé lui-même de la grâce... La loi d'hérédité demeure et va suivre son cours. Réduit aux exigences de sa nature, Adam transmet ce qu'il a et rien de plus. Ses descendants seront privés des biens gratuits dont il s'est privé lui-même.

* *

Faute de famille, le péché originel nous coûte cher. Mais il ne doit pas nous laisser dans une ambiance de pessimisme, car il a permis à Dieu de manifester un plus grand amour pour l'humanité. A l'instant même de la sentence de mort, Dieu laisse entrevoir le Libérateur à venir. Le péché qui devait éloigner Dieu de l'homme le rapproche à tel point qu'il devient l'un d'entre nous en la personne de Jésus-Christ. Toutes les audaces nous sont alors permises, même celle de vouloir être comme Dieu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », mais dans une ambiance autre que celle proposée par le démon, ambiance d'humilité et de confiance qui faisait dire à S. Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie » (Phil., IV, 13).

SAINT CŒUR DE MARIE
Refuge des pécheurs
(16 janvier)

LE SAINT CŒUR DE MARIE

Mes frères,

La sainteté éminente de Marie, sa pureté d'Immaculée, sa miséricorde maternelle : la trinité de ces titres renferme toute sa grandeur, toute sa beauté, toute sa bonté. Et ces vertus doivent être contemplées à leur foyer, au centre d'où elles rayonnent, dans le cœur de Marie qui nous attire.

Du cœur de Marie, la grâce première, essentielle, c'est la sainteté. Nombreux sont les vocables des litanies du cœur de Marie, comme ceux des litanies du Sacré-Cœur. Mais l'invocation qui les englobe tous, à laquelle nous revenons toujours, dont nous faisons la somme de toutes les autres : c'est la même pour N.-S. que pour sa Mère : Cœur Sacré de Jésus, Cœur très Saint de Marie.

Vénérons donc son cœur très saint. Il mérite bien ce titre. Car après la grâce de Dieu, la sainteté de Marie est l'œuvre de son cœur : son œuvre à elle et l'œuvre de son amour.

I. — *Son œuvre à elle*

Saint est le cœur de Marie, parce que, après la grâce de Dieu, l'éminente sainteté de Marie est l'œuvre de son cœur, l'œuvre de ses efforts, l'œuvre dont elle mérite la récompense de Dieu et la louange des hommes. C'est bien le sens du mot « cœur » ; quand nous disons de quelqu'un qu'il « met tout son cœur à l'ouvrage », il y met tout son

cœur, c.-à-d. toute son application, toute son ardeur ; il s'y met tout entier ; notre cœur c'est nous.

Or, si haute est la sainteté de celle que nous appelons la *Très Sainte,* cette sainteté apparaît et se développe en elle dans des conditions si exceptionnelles, elle est d'un ordre si particulier, que nous pourrions nous imaginer faussement qu'elle relève uniquement de sa prédestination de Mère de Dieu, qu'elle est le résultat automatique du privilège de son Immaculée Conception, qu'elle lui vient sans plus de la présence du Fils de Dieu incarné dans son sein, en un mot, que la Sainte Vierge n'a eu qu'à recevoir.

Ainsi pensait cette femme de la foule qui s'exclamait en écoutant Jésus : « Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité ! » (Luc, XI, 27). Cette femme, sans doute une mère, ne pensait qu'à la fierté que devait éprouver la mère d'un homme qui parlait si bien et avec tant de sagesse. Quel bonheur pour la mère d'un tel fils ! Mais Jésus lui répliquait : « Dites plutôt, bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » *(ibid.*, 28). Oui, bienheureuse, ma mère, mais plus heureuse d'avoir porté Dieu dans son cœur que de l'avoir porté dans son sein ! Bienheureuse de s'être entendu dire : « Voici que vous enfanterez le Fils du Très-Haut », mais plus heureuse d'avoir répondu : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » Bienheureuse d'avoir reçu un tel privilège, mais plus heureuse d'avoir été à la hauteur d'en être trouvée digne. Sa gloire et sa sainteté ne sont pas seulement l'œuvre de mon élection, elles sont aussi l'œuvre de son cœur, de sa réponse parfaite à mes avances divines...

Certes tout contact, toute relation, toute union à Dieu, qui est le trois fois saint, confère un certain caractère de sainteté. Nous parlons de la sainte maison de Nazareth, parce qu'elle abrita l'enfance de N.-S. ; de la sainte table, parce que nous y recevons N.-S. ; du saint sépulcre parce qu'il reçut à la déposition de la croix le corps de Jésus. Et en ce sens aussi nous pouvons dire « Sainte Marie » parce qu'elle a conçu et porté dans son sein N.-S.

Mais nous lui disons : « Sainte Marie », surtout parce qu'elle l'a conçu dans son cœur, qu'elle a correspondu fidèlement à toutes ses grâces, qu'elle n'en a reçu aucune en vain, et les a fait valoir de toutes ses forces en plénitude.

Que sa sainteté soit plus haute que celle de tous les autres saints, cela n'y change rien. Ou plutôt, cela l'obligeait à y mettre tout son cœur. C'est la loi, il est plus demandé à qui a plus reçu.

II. — *L'œuvre de l'amour*

Saint encore est le cœur de Marie, parce que sa sainteté qui, après Dieu est son œuvre à elle, est vraiment comme toute sainteté, une œuvre de cœur, une œuvre d'amour. Le plus souvent ce mot « cœur », signifie l'amour : « Je vous donne mon cœur je vous aime. »

Qu'est-ce que la sainteté ? Elle est l'état de l'âme sans péché : et c'est vrai. Mais elle consiste surtout dans l'union à Dieu, union constante, ferme, durable, qui permette de dire avec S. Paul : « Ni la mort, ni la vie, ni les choses à venir, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ N.-S. » (Rom., VIII, 38-39).

Or, c'est l'amour qui unit ; c'est l'amour de Dieu, la divine charité, qui nous unit à lui. Ceux qui s'aiment ont ces mêmes pensées, mêmes désirs, même volonté ; ils ne font plus qu'un cœur et qu'une âme ; qui connaît l'un connaît l'autre : « Philippe, disait Jésus, qui me voit, voit aussi le Père. » Celui qui aime Dieu n'a plus d'autre volonté que celle de Dieu : « Celui qui possède mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime. Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole ; qui ne m'aime pas ne gardera pas ma parole » (Jo., XIV, 21, 24) ; N.-S. en revient toujours à cette même explication de l'amour : l'union de notre volonté à sa volonté.

Toute sainteté se résume dans le commandement de la charité : « A ces deux commandements (l'amour de Dieu et du prochain), — au seul commandement de l'amour de Dieu aurait-il pu dire, puisqu'il venait d'affirmer que le second était semblable au premier — à ces deux commandements se rattachent toute la Loi et les prophètes » (Math., XX, 40).

Et plus grand est l'amour, plus pur, plus profond, plus actif, plus haute est aussi la sainteté : la charité est à la fois son origine et sa mesure.

La sainteté de Marie, sa sainteté au-dessus de celle de tous les saints ensemble, n'échappe pas à cette loi : elle s'explique par son amour, par une vie qui ne fut qu'amour. Ce n'est pas seulement le jour de l'Annonciation, mais chaque jour de son existence, et pour le plus petit détail, qu'elle a dit dans son cœur : « Je ne suis que la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » « Marie, a écrit Mgr Gay, n'a pas cessé un seul instant de correspondre totalement à la totalité de sa grâce. — Dieu n'a pas déposé en elle un seul germe qui n'ait produit toute la moisson qu'il en attendait. Il ne lui a rien demandé qu'elle ne lui ait immédiatement et complètement donné ; rien conseillé qu'elle ne se soit hâtée de choisir et de faire ; rien inspiré qu'elle n'ait cru et accompli. Elle ne lui a pas soustrait une seule joie qu'elle ait pu lui causer ; elle ne l'a pas frustré d'une seule gloire qui put lui venir d'elle. Elle ne lui a été qu'un miroir reflétant ses desseins, un sourire accueillant ses moindres bons plaisirs... En toutes choses et toujours, elle lui a été absolument docile, absolument livrée et avec l'amour le plus parfait dont elle fut capable.. »

Et voilà pourquoi saint est son cœur ; c'est lui, c'est son amour l'ouvrier de sa sainteté.

* *

Voyez si vous avez raison d'honorer non seulement la Sainte Vierge, mais encore tout spécialement son Cœur immaculé. Ce sont les battements de ce cœur, ses élans, ses douleurs, son amour qui l'ont portée et placée dans cette gloire de sainteté où elle nous apparaît. Fêter son cœur très saint, c'est certainement la toucher et l'émouvoir, car c'est aller au point sensible du développement de sa prodigieuse sainteté, comme c'est vraiment célébrer un chef vainqueur d'évoquer les minutes pathétiques des batailles, un illustre inventeur de rappeler ses laborieuses recherche, un artiste de génie de refaire l'histoire souvent douloureuse de son ascension.

C'est la toucher, l'émouvoir mais aussi lui plaire. Nous lui marquons par là que nous avons compris la leçon de sa sainteté.

Nous disons à N.-S. : « Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. » Adressons la même prière à Notre Dame des Victoires : « Saint Cœur de Marie, rendez mon cœur semblable au vôtre. » Mais comment ne pas comprendre que cela exige de notre part l'effort personnel et l'amour vrai de la conformité à la volonté de Dieu !

Saints : tous nous avons à le devenir. Il n'y a pas d'autre but dernier à notre existence. « Dieu nous a choisis de toute éternité pour devenir des saints. »

Mais ni le choix de Dieu tout seul, ni la Rédemption du Christ toute seule, ni les grâces multipliées au cours de notre vie toutes seules ne nous sanctifieront. Pour les adultes que nous sommes, il n'y a de sainteté que la sainteté de cœur, celle qui vient de nos efforts en réponse aux avances de Dieu, et que réalise l'amour vrai, celui de l'union de nos volontés à la volonté de Dieu. Et cette leçon ne laisse pas que d'être d'une grande actualité à une époque où la mentalité de tant d'hommes est d'attendre tout du miracle... ou des autres c'est-à-dire de croire au salut dans l'apathie et l'égoïsme, alors qu'il est, le salut des nations comme celui des individus, dans l'effort personnel et la charité, qu'il est affaire de cœur.

VARIA

I

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS TOUTE A DIEU ET TOUTE AUX AMES

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a été toute à Dieu par l'amour ; — et toute aux âmes par la prière et le sacrifice.

I. — *Toute à Dieu par l'amour*

Elle a compris que « le Créateur de l'Univers réclame l'amour de sa créature, qu'il a soif d'amour ». Aussi veut-elle « vivre d'amour » et « mourir d'amour ». Mais il faut avoir bien soin de ne *jamais séparer en sainte Thérèse l'amour de l'humilité et de la simplicité*. Elle est, avant tout, la sainte de l'humilité et de la confiance. C'est là la petite voie qu'elle a reçu mission d'enseigner aux âmes.

Ce n'est pas d'elle-même qu'elle pourra avoir l'amour qui ravit le cœur du bon Dieu ! elle est trop petite pour cela. C'est à Dieu de mettre dans le cœur de son enfant son propre amour, son amour divin, car elle « n'a jamais pu rien faire toute seule », sans le secours de son bon Père des Cieux. Aussi elle dit à Jésus : « pour vous aimer comme vous m'aimez, il me faut emprunter votre propre amour ».

Et quel est l'amour que le bon Dieu a mis dans son cœur ? c'est un amour *filial*. — Elle a appris par l'Evangile que le bon Dieu est notre Père des Cieux, et que nous sommes ses petits enfants : « Si vous ne devenez comme de petits enfants vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Aussi veut-elle l'aimer comme le tout petit aime son Père. Voyez le tout petit enfant suspendu au cou de son père, l'enlaçant de ses bras, le couvrant de ses caresses, lui répétant qu'il l'aime. Voilà l'amour de Thérèse.

Les saints feront de grandes choses pour le bon Dieu, ils travailleront pour sa gloire. Thérèse est trop petite pour les imiter. Elle n'a qu'un but, *faire plaisir à Jésus*.

« Le petit enfant, dit-elle, jettera des fleurs... il embaumera de ses parfums le trône divin, il chantera de sa voix argentine le cantique de l'amour... O mon Bien-aimé, je n'ai pas d'autre moyen pour vous prouver mon amour que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour. Je veux souffrir par amour, et même jouir par amour, ainsi je jetterai des fleurs. Je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour vous... et puis je chanterai, je chanterai toujours, même s'il faut cueillir mes roses au milieu des épines ; et mon chant sera d'autant plus mélodieux que ces épines seront plus longues et plus piquantes. »

Depuis l'âge de trois ans elle n'a jamais rien refusé au bon Dieu. Elle veille à ne jamais le contrister par le moindre péché, ses petites fautes « ne font pas de peine au bon Dieu » parce qu'elles ne sont presque pas volontaires. Elle est tout à son bon Père des cieux, comme il est tout à son petit enfant.

L'amour du petit enfant pour son père est *tout débordant de confiance*. Il comprend que de lui-même il ne peut rien, mais il compte sur son père, il se repose de tout sur lui, et quand il repose entre ses bras il est en sûreté. Rien ne charme le cœur du père comme cette confiance du petit enfant, car elle est une des marques les plus touchantes de l'amour.

Ainsi Thérèse. Elle comprend qu'elle n'est qu'un pauvre petit néant, et rien de plus. Mais elle se repose de tout sur son Père des Cieux : « Entre ses bras divins je ne crains pas l'orage » ; « être petit c'est reconnaître son néant, mais tout attendre du bon Dieu ». Consciente de sa faiblesse elle est « confiante jusqu'à l'audace dans la bonté de son Père des Cieux ».

Et ce bon Père répond à la confiance de sa petite enfant. Il la remplit des dons de son Esprit-Saint. Et le divin Paraclet, ascenseur divin, s'empare de l'âme de Thérèse et l'élève à des degrés d'amour si sublimes qu'elle ne peut elle-même le comprendre.

Dans cette intimité avec le bon Dieu, rien ne peut l'inquiéter. « Nous qui courons dans les voies de l'amour nous ne devons jamais nous tourmenter de rien. » Les petites imperfections ne l'inquiètent même pas, car « si nous tombons, tout est réparé dans un acte d'amour » et le bon Dieu voyant notre repentir et notre confiance « nous aime plus qu'avant ».

L'amour de Ste Thérèse parce qu'il est un amour d'enfant est *tout rempli d'abandon.*

Le petit enfant est totalement abandonné à la conduite de son père, parce qu'il comprend sa sagesse et son amour. Il se laisse, à son gré, porter entre ses bras, déposer à terre, conduire où son père le veut. Il est livré.

Ainsi Thérèse est livrée à Dieu dans un total abandon. Il est le roi, le maître, il peut disposer de son enfant à son gré. « Le total abandon, voilà ma seule loi » ; « c'est ce qu'il fait que j'aime » ; « mon cœur est plein de sa volonté ». Par l'amour, elle accepte d'être dans un sombre tunnel ; de « ne pas recevoir le baiser de sa bouche », de souffrir de douloureuses tentations contre la foi, de vivre ou de mourir suivant sa volonté.

Et afin de bien montrer au bon Dieu qu'elle veut lui être totalement livrée, totalement abandonnée, elle fait à la Trinité Sainte, par les mains de la T. S. Vierge, son admirable acte d'offrande. Et le bon Dieu montre combien cette oblation lui a été agréable. Sainte Thérèse dit : « des océans de grâce vinrent inonder mon âme aussitôt après cette donation. » Pour elle, et pour ceux qui à son exemple feront cette offrande le bon Dieu sera heureux de ne point comprimer « les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en lui ».

Et cela se comprend : l'abandon n'est-il pas « la cime de l'amour » ? Il n'y a pas de plus grand amour que de sortir de soi, de se quitter, de s'oublier, pour se jeter dans les bras de Dieu et se livrer à ses opérations d'amour. Le bon Dieu nous traite avec des égards infinis. Il respecte toujours notre liberté. Il ne pénètre dans notre âme que jusqu'où nous lui permettons de pénétrer. Mais quand « nous lui ouvrons la voie », et que nous le laissons entièrement libre d'agir, alors il le fait avec une sagesse et une puissance qui ravissent la cour céleste.

Victime d'holocauste, Thérèse est conseillée par l'amour divin. Désormais elle ne fera plus des actions personnelles et humaines, mais des actions divines, inspirées par l'Esprit d'Amour.

A l'exemple de la petite Sainte « aimons Dieu, car il nous a aimés le premier ». Aimons-le d'un amour d'enfant, plein d'humilité et de simplicité.

Ne comptons que sur sa grâce pour vivre d'amour, cela est au-dessus de nos forces ; mais si nous avons pleine confiance il réalisera notre désir.

Abandonnons-nous entre ses mains. « Ouvrez la voie au Seigneur, dit le psalmiste, et il agira ». Livrons-nous à l'action de l'Esprit-Saint : « Venez Esprit-Saint, et allumez en nous le feu de votre amour. »

Mettons-nous sous la conduite de la T. S. Vierge : n'est-elle pas la mère du bel amour ! Ste Thérèse aimait à s'appeler « la petite fleur de Marie ». Comme la Ste Vierge a bien cultivé sa petite fleur, comme elle l'a bien fait croître sous les chauds rayons de l'Amour miséricordieux !

II. — *Sainte Thérèse toute aux âmes, par la prière et le sacrifice*

L'apostolat de la « petite » sainte a été très grand puisque le Souverain Pontife l'a établie Patronne des Missions et de la France.

Quel est cet apostolat ? C'est un apostolat de *simplicité et d'humilité ;* un apostolat *de petit enfant.* Elle nous le dit :

« Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, je jugeai du premier coup d'œil que la tâche dépassait mes forces, et me plaçant bien vite dans les bras du bon Dieu, j'imitai les petits bébés qui sous l'empire de quelque frayeur cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père et je dis : « Seigneur, vous le voyez, *je suis trop petite* pour nourrir vos enfants ; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacun, *remplissez ma petite main,* et, sans quitter vos bras, sans même détourner la tête je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture.

En comprenant ainsi qu'il *m'était impossible de rien faire par moi-même,* la tâche me parut simplifiée. Je m'occupai intérieurement et uniquement à m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît. »

Voilà la condition de tout fructueux apostolat : l'humilité et la confiance en Dieu.

Quel est le but suprême de l'apostolat de Thérèse ? Elle nous le dit : « Il n'y a qu'une chose à faire ici-bas... gagner des âmes à Jésus *pour qu'il soit aimé.* »

Le but suprême de tout apostolat, c'est *de faire aimer Jésus, d'étendre son règne d'amour.*

Certains disent : Les âmes d'abord. — C'est une erreur. La vraie formule est : *Dieu d'abord,* le salut des âmes pour la gloire de Dieu et son règne d'amour. Ste Thérèse veut convertir les pécheurs pour que sur la terre ils aiment le bon Dieu au lieu de l'offenser :

et pour qu'ils l'aiment et le glorifient au ciel, au lieu de le maudire en enfer :

« Aux âmes je versais le sang de Jésus ; à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire ; ainsi *je pensais le désaltérer ;* apaiser le *sitio* de la croix.

Ce qui m'attire vers la Patrie des Cieux, c'est la pensée que je pourrai *faire aimer le Seigneur* », voilà la devise de l'apostolat.

Comment Ste Thérèse l'a-t-elle accompli ? Principalement en *priant pour les prêtres.* Elle l'a dit à son entrée au Carmel : « Je suis venue pour sauver les âmes et *surtout afin de prier pour les prêtres* ». Elle veut « devenir *l'apôtre des apôtres* » : « Prions pour les prêtres, que notre vie leur soit consacrée... C'est à nous de former des ouvriers évangéliques qui sauveront des milliers d'âmes dont nous deviendrons les mères. »

Mais pourquoi prier plutôt pour les prêtres et les missionnaires que pour les pécheurs et les infidèles ? — Parce que, après la grâce de Dieu, leur salut dépend surtout des prêtres. Plus ils seront saints et zélés pour la gloire de Dieu, plus les pécheurs se convertiront. C'est surtout du travail et du zèle des pêcheurs que dépend la pêche, or les prêtres ont été établis par le divin Sauveur « pêcheurs des âmes ».

Travailler pour le recrutement et la sanctification des prêtres c'est, dit-elle, « faire le commerce en gros », assurer la pêche la plus abondante. Agir directement sur les âmes, c'est plutôt le commerce en détail, la pêche à la ligne ; les poissons sont moins abondants.

Pie XI le déclarait : « Peu de prières peuvent être aussi *utiles,* aussi *opportunes,* aussi *nécessaires* que la prière pour obtenir de bons et saints prêtres »... Et ce qu'elle a fait sur la terre, Ste Thérèse le continue au ciel : « J'aiderai les prêtres, les missionnaires, toute l'Eglise. »

Et avec quelles armes va-t-elle aller à la conquête des âmes ? — Elle le déclare. « *La prière et le sacrifice voilà mes armes toutes puissantes pour convertir les pécheurs.* »

La prière. Il ne suffit pas pour convertir une âme de lui proposer la vérité, il faut que la grâce divine inspire la parole de l'apôtre, qu'elle touche le cœur du pécheur et lui donne la force de se convertir. Sans la grâce tous les efforts du prêtre seront vains. Or c'est la prière qui attire la grâce. Aussi, dans ses désirs d'apostolat Thérèse a d'abord été *une âme de prière* : « L'apostolat de la prière, disait-elle, n'est-il pas pour ainsi dire plus élevé que celui de la parabole ? »

Avec quelle ferveur chaque matin elle assistait à la sainte messe, demandant au Sauveur de bien vouloir, par ce divin sacrifice, appliquer aux âmes les fruits de sa Rédemption.

Et pendant la journée, et durant ses nuits, souvent sans sommeil, elle avait résolu « de se tenir continuellement en esprit au pied de la croix, pour recevoir le précieux sang, divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes ».

Cependant, quelle que soit l'efficacité de la prière pour la conversion des âmes, *celle du sacrifice est encore plus grande.*

C'est par le sacrifice de la croix que le divin Sauveur a opéré la Rédemption du monde ; — c'est en unissant son sacrifice à celui du Sauveur que la T. S. Vierge a coopéré à notre salut ; — c'est par la croix que les apôtres ont converti le monde ; — et c'est par le sacrifice surtout que Ste Thérèse a travaillé à la conversion des pécheurs : « Le divin Maître m'avait fait comprendre qu'il me donnerait des âmes par la croix. »

Elle aurait, pour cela, fait volontiers de grandes mortifications. Le bon Dieu lui fait comprendre qu'il lui demandait plutôt les petits sacrifices de chaque jour, pour que les âmes puissent l'imiter ; ces sacrifices elle les fait avec une grande générosité et un grand amour.

Et surtout pour les âmes elle accepte les croix de la Providence : souffrances du corps, souffrances du cœur : la maladie de son père si tendrement aimé ; souffrances de l'âme : les douloureuses tentations contre la foi. « Je n'aurais jamais cru, dit-elle à la fin de sa vie, qu'il fût possible de tant souffrir, je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver des âmes... »

Elle fût aussi très utile aux âmes *par l'immensité de son amour :* « Les âmes embrasées, disait-elle, ne peuvent rester inactives. » Elles ne refusent rien à Dieu ; à son tour, Dieu ne leur refuse rien : « Moi, petit enfant, je me tiens tout près du trône royal ; *j'aime pour ceux qui combattent.* »

* *

A notre tour soyons apôtres. Désirons ardemment le règne de Dieu pour le salut des âmes ; offrons pour cela nos prières, nos petits sacrifices, les peines de chaque jour. Demandons au Cœur Immaculé de Marie, Refuge des pécheurs, d'être le salut de ces pauvres âmes, et de leur obtenir les grâces puissantes qui les feront sortir du péché, et les mettront sur le chemin du ciel.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXI

L'ÉGLISE ANGLICANE CONTEMPORAINE

Nous parlerons ici, surtout du « Mouvement d'Oxford et des entretiens de lord Halifax avec le cardinal Mercier ».

* *

Avec Elisabeth décédée en 1603, s'éteignit la branche des Tudor. Les droits du sang

appelèrent au trône Jacques VI d'Ecosse, désormais Jacques Ier, fils de Marie Stuart, qui réunit ainsi sous son autorité la totalité des Iles britanniques. Il régna de 1603 à 1625. Même sous ce règne du fils de la très catholique Marie Stuart, la persécution n'en continua pas moins.

Son fils, Charles Ier (1626 à 1649), avait épousé en 1625 Henriette de France, sœur de Louis XIII et avait pris des engagements favorables à l'égard des catholiques. Malheureusement, le Parlement lui fit opposition et rouvrit ainsi l'ère des persécutions. Bientôt, voici que surgit « un homme d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique » ; il faudrait relire ce portrait, tracé par Bossuet dans son oraison funèbre, précisément, d'Henriette de France. C'était Olivier Cromwel, qui gagna l'armée et fit périr sur l'échafaud Charles Ier lui-même, le 30 janvier 1649, comme tyran, traître, meurtrier et ennemi du peuple. Bientôt fut proclamée la République, suivie de la dictature de Cromwel, dictature sanglante dont les catholiques furent les victimes. L'Angleterre parcourut ainsi, plus de cent ans avant la France, toutes les phases de la double révolution religieuse et politique.

Au lendemain de la proclamation de la République. Cromwel débarqua en Irlande où il fit massacrer les insurgés royalistes et catholiques. Pendant deux siècles l'histoire de l'Irlande ne fut qu'un long martyrologe. Elle se dressa contre ses persécuteurs à la voix frémissante du fameux orateur catholique O'Connel, le « libérateur de l'Irlande ». Il entreprit l'émancipation des catholiques irlandais et anglais et finit par obtenir, en 1829, le « bill d'émancipation » qui accordait l'égalité civile aux catholiques d'Irlande et de Grande-Bretagne.

* *

Cromwel mourut à Londres le 3 septembre 1658, à l'âge de 59 ans. En 1660, Charles II, fils de Charles Ier et d'Henriette de France, qui avait dû se réfugier en Ecosse, puis en France, fut rappelé sur le trône. Il devait mourir en 1685. Son successeur, Jacques II, fut détrôné en 1688, par Guillaume d'Orange, prince protestant. Et la persécution contre l'Eglise continua jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. A cette époque, les catholiques anglais n'avaient même pas un « statut légal » ; le « papisme » était l'ennemi n° 1. Lorsqu'en 1778 fut voté le bill qui accordait aux catholiques le droit de propriété, une émeute assaillit le Parlement aux cris de « *No popery !* A bas le papisme ! » Mais diverses causes amenèrent une détente. Ce fut d'abord la conscience, protestant, chez plus d'un anglais, contre la tyrannie des lois d'exception appliquées à une minorité affaiblie et tenue pour négligeable. En second lieu et surtout, les prêtres catholiques français, émigrés en grand nombre pendant la Révolution en Angleterre, désarmèrent par l'héroïsme de leur courage et la sainteté de leur vie, les haines héréditaires contre le « papisme » et firent tomber bien des préjugés dans l'esprit de leurs hôtes. « La France est-elle donc vouée, par un décret d'En-haut, au service de l'Eglise, qu'elle la sert à son insu, même quand elle la persécute ? » (Thureau-Dangin, *Le catholicisme au XIXe siècle).* On serait tenté de le croire.

En 1791 un édit de tolérance fut adopté en faveur du catholicisme romain. Il donnait aux catholiques le droit d'exercer librement leur religion, d'ouvrir des écoles et d'occuper certaines fonctions dans l'Etat. Vers le même temps, l'Ecosse et l'Irlande bénéficiaient des mêmes édits.

* *

Et *aujourd'hui ?* — La religion catholique est librement pratiquée en Angleterre et les catholiques sont partout : dans les ministères, au Parlement et Londres a eu, à plusieurs reprises des lords-maires catholiques. Et, dans l'ensemble, ces catholiques ne le sont pas seulement de nom, ce sont des catholiques pratiquants, ne rougissant pas de leur foi, pour le plus grand bien, d'ailleurs, de la société. Deux « événements » — et le premier surtout — ont contribué à favoriser et à multiplier les conversions en Angleterre: le Mouvement d'Oxford et les conversations de Malines.

* *

Le *Mouvement d'Oxford* prit naissance dès 1833, dans le milieu universitaire d'Oxford qui comprit la nécessité pour l'Angleterre d'un retour à la foi première et donc au catholicisme. Ce milieu cultivé s'éveilla au problème religieux sous l'influence de Keble et de son ami Newman. En des « tracts » célèbres, ils posèrent devant toute l'Angleterre, des questions qui voulaient régénérer et éclairer la foi de leurs compatriotes. On appela ces réformateurs : Puséistes, Tractariens puis Ritualistes, car ils furent peu à peu amenés à vouloir le rétablissement des rites et du culte romains.

Pusey qui, pourtant, avait adhéré à plusieurs articles de la foi catholique, mourut en 1882, en proie au doute et sans entrer dans l'Eglise ; « semblable disait Pie IX, au pont sur lequel on passe, mais qui, lui, ne passe pas ». Par contre, la conversion de Newman — alors curé-anglican de Sainte-Marie d'Oxford, et le plus brillant des Tractariens, fut éclatante. Agé de 44 ans, il était en pleine maturité. Cette conversion parut au clergyman Manning, lui aussi futur catholique, un péché ou une chute. Cependant Newman, éclairé par l'étude approfondie de l'histoire de l'Eglise et de la théologie des Pères, par les conférences catholiques de Wiseman, s'était mis à douter de la légitimité de l'Eglise anglicane. Il ne voulut pas, disait-il, « pécher contre la lumière ». Il se retira dans un recueillement absolu, d'où il sortit en octobre 1845 catholique romain.

En 1850 Pie IX rétablit la hiérarchie ca-